



Le Roi Lear

de William Shakespeare
mise en scène Laurent Fréchuret

L’angoisse de la traductrice au moment de traduire *King Lear*

Je me suis proposée d’écrire quelques lignes sur *Le Roi Lear* – ou plutôt sur l’expérience qu’a constituée la traduction de *King Lear*. Or, à cette pensée, me voilà soudain en proie à un rôle de vertige – que je reconnais, pour l’avoir éprouvé des semaines durant… C’est une sorte de trac, bien que l’expression anglaise *stage fright* – littéralement « la peur de la scène » – me paraisse plus adaptée. C’est bien de peur qu’il s’agit ; et cette peur est effectivement liée à la scène – à l’anticipation de la représentation. Car la traduction que je viens d’effectuer est vouée à être jouée, non publiée, et il n’est pas impossible que le bref délai séparant la traduction de sa « mise à l’épreuve » par les comédiens oriente mes impressions. Au fil des jours, ce trac, faute de se dissiper, s’est avéré un précieux allié. Traduire *Lear* est plus qu’intimidant et il est toujours bon, confronté à une peur ou à une difficulté liée au travail, d’en avoir une seconde simultanément. Quand l’une montre les dents, l’autre ne nous paraît plus si terrible. De quoi est fait ce trac, que l’on soit traducteur ou comédien, qu’a-t-il de spécifique dans le cas de Shakespeare et de *Lear* ?

Il me semble, avant tout, tenir au fait que ce matériau est terriblement vivant – grouillant, même… Alors, on craint de figer ce mouvement en cherchant précisément à le capter.

On est déconcerté par la multiplicité – voire l’infinité – des interprétations.

Bref, on craint de louper quelque chose, de ne pas prendre le bon chemin, ou de partir dans la mauvaise direction… Et de se retrouver, dès lors, égaré dans un paysage hostile, qui s’étendrait à perte de vue et où l’on serait totalement privé de repères. En somme, cette richesse et ce mouvement, ce trop que nous entrevoyons, nous fait craindre de tout perdre, y compris nos moyens, et de tout voir nous filer entre les doigts…

Face à cette crainte, plusieurs attitudes sont possibles. On peut être tenté de se rassurer, de « bétonner » – c’est-à-dire de vouloir trop expliquer, d’être trop bien armé, mieux renseigné sur les personnages et leurs motivations que les personnages eux-mêmes, que le texte lui-même. Or on risque, par là même, d’ajouter à la multiplicité des interprétations et à sa propre confusion…

On peut aussi s’aider de la pièce et du texte pour faire de son trac un allié. L’univers de *King Lear*, où l’abondance empêche les personnages de ressentir pleinement les choses, où les images de dépouillement et de déboutonnage sont récurrentes, où la cécité rend lucide et où le manque ouvre les yeux, fournit l’essentiel des pistes dont nous avons besoin – nous engageant, me semble-t-il, à nous dépêtrer, avant d’y entrer, de toute certitude, de toute idée arrêtée.

À ce propos, l’image du funambule est la première qui me vient à l’esprit, peut-être suscitée par les innombrables références au cheminement – voire au tâtonnement – que contient la pièce. Pour celui qui marche sur la corde raide, le dernier pas ne saurait différer du premier pas, ou du troisième… Pour celui qui marche sur la corde raide, c’est à chaque pas que tout se joue… Que l’on interprète *King Lear*, qu’on le traduise, ou que l’on soit l’un de ses personnages, on marche au-dessus du vide, avec l’inévitable sentiment que l’on ne peut, au fond, se raccrocher à rien… à rien, si ce n’est au texte lui-même, à l’instant où il se révèle – c’est-à-dire au présent.

Dans *Lear*, les événements se produisent avec une brusquerie déconcertante. Il en va le plus souvent ainsi dans la vie, même si l’art aime fréquemment se montrer rassurant, en laissant croire le contraire. *King Lear* est toujours éprouvant – jamais rassurant. Rien n’annonce les épreuves que l’on y subit et l’événement le plus tragique de la pièce – la mort de Cordélia – non seulement est d’une violence inattendue, mais se situe au-delà du dénouement des deux intrigues enchevêtrées – alors que

l’on pensait enfin souffler et voir un nouveau jour se lever sur le royaume d’Albion… Il n’y a ni exposition, ni résolution dans *King Lear* mais un long cheminement, dans une langue où une seule lettre sépare le mot – *word* – de l’épée – *sword* –, et où formulation, intention et exécution se confondent…

Sur la corde raide où l’on oscille entre ce que l’on connaît et ce que l’on ignore, il y a danger des deux côtés. On ne peut anticiper de rien, ni se prévaloir de quoi que ce soit… on avance pas à pas, avec l’intuition pour balancier. J’espère que la traduction achevée permettra à l’acteur et au spectateur de faire de même. Sans notes en bas de page, sans circonstances atténuantes, je voudrais que tous – y compris, et même surtout, ceux qui n’ont jamais lu *Lear* – soient en mesure de saisir que c’est leur propre hébétude, leur propre désarroi qui sont en jeu.

Dorothee Zumstein, auteur et traductrice

Le Roi Lear est une pièce de théâtre écrite en 1606 par William Shakespeare. Elle est la dernière œuvre écrite par Shakespeare. Elle est une tragédie en cinq actes. Elle raconte l'histoire d'un roi qui perd tout, y compris sa raison, à cause de sa vanité et de sa cruauté. Elle est considérée comme l'une des plus grandes œuvres de Shakespeare.

Nous avons 5 000 ans et jouons le jeu des enfants

La traduction est une mise en scène. La distribution est une mise en scène. L’intuition est à mettre en scène.

Donnons-nous la disponibilité d’aborder Shakespeare comme un jeune auteur inconnu que nous aurions à défendre pour la première fois.

La scène est une terre étrangère, le poème une langue étrangère. Pourquoi vouloir tout de suite y être chez soi ?

Dans *Lear*, un homme peut être un pays, un système solaire, un corps qui a froid, etc.

Se lancer dans des traversées au pas de course de toute la pièce, survoler tout un continent, pour le sentir, avant de parcourir à pied les départements.

De la table au plateau, en nourrissants allers-retours.

Revendiquer le luxe – minimum vital – de ne pas être poussé – par qui ? – à fournir des réponses en amont à des questions que nous allons inventer ensemble.

Ces six premiers jours, nous avons remarqué quelques grands principes dynamiques : des histoires croisées d’anciens et de nouveaux mondes – intimes et territoriaux –, des langues croisées – prose, vers libres ou non, parlés singuliers de chaque personnage, tous enfin réunis dans un même livre –, la troupe d’acteurs – éclectique et cohérente –, des costumes qui sont des peaux humaines que l’on s’échange, des objets peu nombreux au vu de leurs circulation et métamorphoses. L’espace nu, les points, les pivots, la géométrie des corps dans l’espace – qui est de l’amour bien placé –, le temps qui passe en lignes ou en cercle – la roue – voilée – de la fortune –, les tuilages des situations et des paroles. Plus d’actes ou de scènes mais la vie qui va, et son *over lapping*.

Donc : une pièce-monstre ; son héros : un homme-monde. Un catalogue de fous. Pas d’acte mais une scène après l’autre. Cap au pire ?

Notes de travail, première semaine de répétitions, septembre 2007

Soir de première : le plateau comme cosmos

Pendant cinquante ans, j’avais réfléchi à la meilleure façon de traduire la tirade par laquelle Lear invoque les puissances de l’orage pendant ses errances de demi-fou et qui commence : *Blow, winds, and crack your cheeks ! rage ! blow !* d’où j’ai tiré : « Soufflez, vents, que vos joues éclatent ! Soufflez, rugissez ! » afin de préserver les bruits du vent et le son du tonnerre suggérés par l’anglais.

Ruminer, approfondir, pressurer un texte jusqu’à lui faire rendre la moindre parcelle de sens, de connotation possible. Ensuite, rassembler les pièces du puzzle pour en retrouver, autant que faire se peut, l’image originelle, forcément imparfaite dans son nouveau cadre. Avoir la joie, le soir de la première, d’entendre l’accueil fait à une tirade longtemps cherchée, dans la bouche de l’acteur, de saisir ses répercussions dans l’espace théâtral, voilà le rêve du traducteur littéraire.

Claude Thomas, collaboratrice artistique

Le Roi Lear est une pièce de théâtre écrite en 1606 par William Shakespeare. Elle est la dernière œuvre écrite par Shakespeare. Elle est une tragédie en cinq actes. Elle raconte l'histoire d'un roi qui perd tout, y compris sa raison, à cause de sa vanité et de sa cruauté. Elle est considérée comme l'une des plus grandes œuvres de Shakespeare.

Je croyais – c’est le souvenir que j’avais – que traverser une pièce de Shakespeare était fatigant comme escalader une montagne, je me trompais, c’est long comme traverser la lande, le vent souffle, ça n’en finit plus, mais les pensées se forment au-dehors, avancent avec les bras, les jambes, petit à petit, la vie individuelle s’efface pour faire place à une vie impersonnelle accrochée à l’herbe et aux cheveux, plus grande, comme la mer au bord de la falaise.

Voilà ce que m’a révélé ce travail ensemble.

Philippe Duclos, comédien

Le Roi Lear est une pièce de théâtre écrite en 1606 par William Shakespeare. Elle est la dernière œuvre écrite par Shakespeare. Elle est une tragédie en cinq actes. Elle raconte l'histoire d'un roi qui perd tout, y compris sa raison, à cause de sa vanité et de sa cruauté. Elle est considérée comme l'une des plus grandes œuvres de Shakespeare.

En deux mots, cher Laurent, parce que je crains d’écrire trop. La revenance de l’histoire, le retour des morts qui deviennent des survivants. La quête insensée du secret et la démarche initiatique. La réponse de la mort face aux assauts. Les forces telluriques. Cela sans verbe, bien qu’articulé dans le récit du spectacle, les images de William Hogarthy, la vérité de Melville avant l’embarquement pour le périple sur les océans, les images devenues abstraites à force d’exploration, la verve du langage restitué. Donc les esprits, les monstres, la lande, le territoire de l’infini et l’infini c’est ma tombe. La beauté de la forteresse. Ma morale dans la forteresse. Tout cela vu et entendu. La revenance de l’histoire c’est sa répétition sous la forme empruntée aux événements déjà produits il y a des siècles, le régicide, l’infanticide, le parricide… Le silence venu baigner le plateau et l’orage. La distorsion des événements et le temps sans présence. Le temps léger. La ouate de la chronologie. L’histoire qui s’instaure. Le retour des spectres pour qu’il n’y ait plus de phrases. Alors ta capacité à explorer la langue et ton courage de l’assumer. Je t’embrasse.

Yves Ravey, auteur



Le Roi Lear, maquette de Stéphanie Mathieu.



LEAR : ET MON PAUVRE
FOU EST PENDU. PLUS
DE VIE ? DU TOUT... DU
TOUT ?... POURQUOI UN
CHIEN, UN CHEVAL, UN RAT
VIVRAIENT-ILS QUAND TU
N'AS PLUS UN SOUFFLE ?...
TU NE REVIENDRAS PLUS,
JAMAIS, JAMAIS, JAMAIS.
DÉFAITES CE BOUTON,
JE VOUS PRIE... MERCI,
MONSIEUR. VOUS VOYEZ
ÇA... REGARDEZ-LÀ... RE-
GARDEZ, SES LÈVRES...
REGARDEZ ICI... ET LÀ...
REGARDEZ...





REGARDE AVEC TES OREILLES !

